

KHM 2 « Chat et souris associés »

Un chat avait fait la connaissance d'une souris et lui avait tant parlé de l'amour et de l'amitié qu'il avait pour elle que celle-ci accepta finalement de s'installer dans une maison avec lui et de faire ménage commun.

- Mais nous devons faire des réserves pour l'hiver, sinon nous souffrirons de la faim, dit le chat. Toi, petite souris, tu ne peux t'aventurer partout, tu finirais par te faire prendre dans un piège.

Ils suivirent donc ce sage conseil et achetèrent un petit pot de saindoux. Mais ils ne savaient pas où le mettre. Le chat dit enfin, après avoir longuement réfléchi :

- Je ne connais pas de meilleur endroit que l'église. Là-bas, personne n'osera nous en voler, nous mettrons le pot sous l'autel et n'y toucherons pas avant d'en avoir besoin.

Le petit pot fut donc placé en lieu sûr, mais il ne se passa pas longtemps avant que le chat en ait envie. Il dit à la souris :

- Petite souris, je voulais te dire, ma cousine m'a invité à être parrain. Elle vient d'avoir un fils qui est blanc avec des taches brunes, et je dois le porter sur les fonts baptismaux. Laisse-moi partir pour la journée et occupe-toi seule de la maison.
- D'accord, répondit la souris, vas-y, pour l'amour de Dieu. Quand tu mangeras quelque chose de bon, aie une pensée pour moi : moi aussi, je boirais bien une petite goutte de vin de baptême bien sucré !

Cependant, rien de tout cela n'était vrai, le chat n'avait pas de cousine et personne ne l'avait invité à être parrain. Il se dirigea tout droit vers l'église, se faufila près du petit pot de saindoux, commença à lécher celui-ci et lécha finalement toute la pellicule du dessus. Puis il fit une promenade sur les toits de la ville, admira la vue et s'étendit ensuite au soleil en se lavant le menton à chaque fois qu'il repensait au petit pot de saindoux. Il ne rentra à la maison qu'une fois le soir tombé.

- Tiens, te voilà revenu, dit la souris. Tu as dû bien t'amuser, aujourd'hui.
- Ça s'est bien passé, répondit le chat.
- Alors, quel nom a-t-on donné à l'enfant ? demanda la souris.
- *Sans-la-peau*, répondit le chat très sèchement.

— Sans-la-peau ! s'écria la souris, voilà vraiment un nom curieux et étrange. Est-il courant dans votre famille ?

— Je ne vois pas ce qu'il a de particulier, répondit le chat. Ce n'est pas pire que Voleur-de-miettes, comme s'appellent tes parrains.

Peu de temps après, le chat fut de nouveau pris d'une grande envie de saindoux et dit à la souris :

— Il faut que tu me rendes service en t'occupant de nouveau toute seule de la maison : on m'a demandé d'être parrain une seconde fois, et comme l'enfant a un collier blanc autour du cou, je ne peux pas refuser.

La gentille souris acquiesça. Quant au chat, il se faufila hors des murs de la ville, s'en fut à l'église et mangea la moitié du pot de saindoux. « Il n'est rien de meilleur que ce que l'on mange soi-même », se dit-il en se félicitant de ses actions de la journée.

Quand il rentra, la souris lui demanda :

— Et cet enfant-là, comment l'a-t-on baptisé ?

— *À-demi*, répondit le chat.

— *À-demi*. Tu en as de bonnes ! Je n'ai encore jamais entendu ce nom-là de ma vie, je parie qu'il n'est pas dans le calendrier.

Peu de temps après, le chat eut de nouveau l'eau à la bouche en repensant à cette friandise.

— Jamais deux sans trois, dit-il à la souris, je dois à nouveau être parrain. L'enfant est tout noir et n'a de blanc que les pattes, et pas un seul poil blanc sur tout le corps. Cela n'arrive qu'une seule fois en quelques années. Tu me laisseras bien y aller, non ?

— « Sans-la-peau », « *À-demi* », voilà des noms bien étranges, répondit la souris. Ils me rendent pensive.

— Tu ne bouges pas de la maison, avec ta robe de chambre en frise gris foncée et ta petite queue de rat, et tu te fais des idées. Voilà ce qui arrive quand on ne sort pas de la journée, lui dit le chat.

Pendant l'absence du chat, la souris fit le ménage et mit de l'ordre dans toute la maison. Quant à ce gourmand de chat, il termina le pot de saindoux jusqu'à la dernière goutte. « Ce n'est qu'une fois qu'on a tout mangé qu'on peut enfin être tranquille », se dit-il et ne rentra à la maison que dans la nuit, rassasié et le ventre rebondi. La souris lui demanda aussitôt quel nom on avait donné au troisième enfant.

— Il ne va certainement pas te plaire non plus, dit le chat. On l'a appelé *Tout-entier*.

— Tout-entier ! s'exclama la souris. C'est le nom le plus consternant qui soit, je ne l'ai encore jamais vu écrit. Tout-entier ! Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Elle secoua la tête, se roula en boule et s'installa pour la nuit.

À partir de ce moment-là, plus personne n'invita le chat à être parrain, mais quand l'hiver fut venu et qu'on ne trouva plus rien à manger dehors, la souris se souvint de leurs réserves et dit :

— Viens, chat, allons chercher ce que nous avons mis de côté, nous allons nous régaler.

— Ah, oui, répondit le chat, tu te régaleras autant que si tu sortais ta petite langue toute fine par la fenêtre.

Ils se mirent en route et quand ils arrivèrent, le petit pot de saindoux était bien à sa place mais il était vide.

— Oh, dit la souris, je comprends mieux maintenant ce qui s'est passé. Voilà que la vérité éclate au grand jour : ma foi, tu fais vraiment un bon ami ! Tu as tout mangé quand tu es parti pour être parrain : d'abord Sans-la-peau, puis À-demi, puis ...

— Veux-tu bien te taire, lui cria le chat, encore un mot et je t'avale.

— ...Tout-entier, dit la souris qui avait déjà ces mots sur le bout de la langue.

Et à peine les eut-elle prononcés que le chat bondit sur elle, l'attrapa et n'en fit qu'une bouchée. Tu vois, c'est ainsi qu'il en est dans le monde.

- *Katze und Maus in Gesellschaft*
- AaTh 15 : Voler le beurre (ou le miel) en jouant le parrain
- 1^{ère} édition (1812, KHM 2).
- Conte raconté aux frères Grimm par Margarete Marianne (Gretchen) Wild à Kassel en 1808 et consigné par écrit par W. Grimm. Parmi les sources littéraires supposées de ce conte figure un épisode du *Roman de Renart* (XXIV, 219) dans lequel Renart vole, la nuit, trois jambons dans la maison de son oncle Ysengrin. Comme le nom du « roi-grenouille », dans le conte KHM 1, le nom du parrain de la souris, Voleur-de-miettes, provient du texte de Rollenhagen (voir la note du conte KHM 1).
- Le commentaire fataliste sur lequel s'achève le conte a été ajouté dans la troisième édition (1837) (Rölleke 2, 1194).
- Dans leurs commentaires, les frères Grimm indiquent que ce récit est originaire de Hesse, où on le raconte également avec, comme personnages, le petit coq et la petite poule. Ceux-ci trouvent une pierre précieuse dans un tas de fumier, la vendent à un bijoutier et achètent un petit pot de graisse pour l'hiver. Lorsqu'il découvre que la petite poule a tout mangé en secret, le petit coq, furieux, la tue. Puis il la pleure et lui donne une sépulture comme dans le conte KHM 80 (JWG 1856, 7). Un récit analogue mettant en scène un chat et un rat est cité dans le recueil *Stories on proverbs* (Londres, 1854) pour illustrer le proverbe « Send not the cat for lard » (BP 1, 9). Les nombreuses versions de ce conte, répandu dans le monde entier, mettent souvent en scène le renard et le loup, la graisse est parfois remplacée par du miel. Cependant, la fin est rarement aussi

violente que dans la version des Grimm. Cette farce animale est fréquemment rehaussée de traits scatologiques : après avoir mangé le contenu du petit pot, l'animal rusé le remplit de ses excréments et dupe ainsi son associé (Uther 4, 10). Versions françaises : Cosquin, *Contes de Lorraine*, II, c. 54, 156-157 « Le loup et le renard » ; Millien-Delarue, *Contes du Nivernais et du Morvan*, c. 20, 188-191, « Le renard parrain » ; Sébillot, *Contes des Landes et des Grèves*, 270-273, « G'laume le loup et Pierre le renard » (CPF 3, 295-303). Autres versions : Norvège, Asbjørnsen n° 17 (renard et ours) ; Danemark, Kristensen, *Dyrefabler*, p. 37 ; Russie : Afanassiev 1, n° 2a-e (BP 1, 9-13) ; Afrique noire (Guyane française) : Brueyre p. 365 « Chien et chat ».

© Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*, édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Paris, éditions José Corti, 2009, nouvelle édition 2017, p. 20-23.

KHM 3 « L'enfant de Marie »

À l'orée d'une grande forêt vivait un bûcheron avec sa femme. Ils n'avaient qu'un seul enfant, une petite fille de trois ans. Mais ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient plus de quoi manger tous les jours, et ils ne savaient plus comment la nourrir. Un matin, le bûcheron sortit dans la forêt, plein de soucis, pour aller retrouver son travail et, comme il était en train de couper du bois, une belle et grande dame apparut tout à coup devant lui. Elle portait sur sa tête une couronne d'étoiles scintillantes et lui parla ainsi: "Je suis la Vierge Marie, la mère de l'Enfant Jésus. Tu es pauvre et dans le besoin. Apporte-moi donc ton enfant, je la prendrai avec moi, je serai sa mère et prendrai soin d'elle." Le bûcheron obéit, alla chercher son enfant et la remit à la Vierge Marie qui l'emmena au Ciel avec elle.

La fillette y mena une vie douce : elle mangeait de la brioche et buvait du lait sucré, ses habits étaient tout en or et les petits anges jouaient avec elle. Quand elle eut quatorze ans, la Vierge Marie la fit venir un jour, et lui dit: "Chère enfant, j'ai l'intention de faire un grand voyage. Tiens, je te confie les clés des treize portes de l'Empire des Cieux. Tu as le droit d'en ouvrir douze et de contempler les merveilles qui s'y trouvent, mais la treizième, celle qu'ouvre cette petite clé, elle t'est interdite. Garde-toi bien de l'ouvrir, sinon il t'arrivera malheur." La fillette lui promit de lui obéir, et quand la Vierge Marie fut partie, elle entreprit de visiter les demeures de l'Empire des Cieux. Chaque jour, elle ouvrait la porte de l'une d'entre elles, jusqu'à ce qu'elle eût fait le tour des douze demeures. Dans chacune se trouvait un apôtre qui était entouré d'un grand éclat, et la fillette se réjouissait devant tant de splendeur et de magnificence. Les petits anges, qui l'accompagnaient toujours, se réjouissaient avec elle.

Voilà qu'à présent, il ne restait plus que la porte interdite, et la fillette éprouva une grande envie de savoir ce qu'il y avait derrière cette porte. Elle dit alors aux petits anges :

- Je ne vais pas l'ouvrir en grand ni y entrer, je vais juste l'entrebâiller pour que nous puissions voir un tout petit peu par la fente.
- Oh non, dirent les anges, ce serait un péché. La Vierge Marie l'a interdit, et cela pourrait causer ton malheur.

Elle se tut, mais dans son coeur, le désir ne se tut pas. Bien au contraire, il lui rongait et lui aiguillonnait terriblement le coeur, et ne lui laissait pas de repos. À un moment où les petits anges étaient tous sortis, elle se dit: "À présent, je suis toute seule et je pourrais y jeter un coup d'oeil. Personne n'en saura rien, si je le fais." Elle sortit la clé de sa poche et quand elle l'eut dans la main, elle ne put s'empêcher de la mettre dans la serrure, et quand elle l'eut mise dans la serrure, elle la fit tourner. La porte s'ouvrit alors d'un coup, et elle vit la Trinité qui trônait au milieu d'une

splendeur flamboyante. La fillette resta là un petit moment à regarder tout cela avec étonnement, puis elle toucha du bout du doigt ce qui brillait, et son doigt devint tout doré. Aussitôt, elle fut prise d'une grande frayeur, referma violemment la porte et s'enfuit en courant. Mais elle eut beau faire tout ce qu'elle pouvait, cette terreur ne la quittait pas, son coeur battait à tout rompre et ne voulait plus s'apaiser. Quant à son doigt, elle avait beau le laver et le frotter, l'or ne voulait pas s'en aller non plus.

Peu de temps après, la Vierge Marie rentra de son voyage. Elle fit venir la fillette et lui demanda de lui rendre les clés du Paradis. Quand celle-ci lui tendit le trousseau, la Vierge la regarda dans les yeux en disant :

— N'as-tu pas ouvert aussi la treizième porte?

— Non, répondit-elle.

La Vierge posa alors sa main sur le coeur de la fillette, sentit comme il battait fort, et comprit qu'elle avait enfreint son interdiction et qu'elle avait ouvert la porte. Elle lui dit une nouvelle fois :

— Es-tu bien sûre de ne pas l'avoir fait?

— Non, je ne l'ai pas fait, dit la fillette pour la deuxième fois.

La Vierge aperçut alors le doigt de la fillette, qui était devenu doré après qu'elle eut touché le feu céleste. Elle voyait bien que la fillette avait péché et lui dit pour la troisième fois:

— Ne l'as-tu pas fait?

— Non, répondit la fillette pour la troisième fois.

— Tu m'as désobéi et, en plus, tu m'as menti, dit alors la Vierge Marie. Tu n'es plus digne d'être au Ciel.

La fillette sombra alors dans un profond sommeil et, quand elle se réveilla, elle était en bas, sur la terre, au milieu d'une contrée sauvage. Elle voulut appeler, mais elle était incapable d'émettre le moindre son. Elle bondit sur ses pieds pour s'enfuir, mais où qu'elle aille, elle se heurtait toujours à d'épaisses haies d'épines à travers lesquelles elle ne pouvait se frayer un passage. Dans le lieu désert où elle était prisonnière se dressait un vieil arbre creux dont elle dut faire son logis. Elle s'y glissait à la tombée de la nuit pour dormir et, les jours de tempête et de pluie, elle y trouvait refuge. Mais c'était une vie bien misérable, et quand elle repensait à la douce vie qu'elle avait menée au Ciel et aux anges qui jouaient avec elle, elle pleurait amèrement. Elle avait pour toute nourriture des racines et des baies qu'elle ramassait aussi loin qu'elle pouvait aller. En automne, elle ramassait les noix qui étaient tombées à terre et les feuilles mortes, et les emportait dans sa cachette. Les noix étaient sa nourriture pendant l'hiver, et quand arrivaient la neige et le gel, pour ne pas avoir froid, elle se cachait dans les feuilles comme un pauvre petit

animal. Il ne se passa pas longtemps avant que ses vêtements ne se déchirent et ne tombent en lambeaux l'un après l'autre. Mais aussitôt que le soleil était de nouveau chaud, elle sortait et s'asseyait au pied de l'arbre, et ses longs cheveux la recouvraient de toutes parts comme un manteau. Les années passaient et elle restait assise ainsi, et ressentait toute la tristesse et la misère du monde.

Un jour, alors que les arbres étaient de nouveau parés d'un vert tendre, le roi du pays vint chasser dans cette forêt. Il poursuivait un chevreuil. Comme celui-ci s'était enfui dans les buissons qui encerclaient la clairière, le roi mit pied à terre, écarta les fourrés et s'y fraya un passage à coups d'épée. Quand il les eut enfin traversés, il vit au pied de l'arbre une jeune fille merveilleusement belle, qui se tenait assise et que ses cheveux dorés recouvraient jusqu'aux orteils. Il s'arrêta et la regarda, tout étonné, puis il s'adressa à elle en disant : « Qui es-tu ? Pourquoi es-tu ici, dans ce lieu désert ? » Mais elle ne lui donna pas de réponse car elle ne pouvait pas ouvrir la bouche. Le roi poursuivit : « Veux-tu venir avec moi dans mon château ? » Elle hocha alors légèrement la tête. Le roi la prit dans ses bras, la porta sur son cheval et rentra avec elle. Une fois arrivés au château, il lui fit mettre de beaux habits et lui donna de tout en abondance, plus qu'elle ne pouvait en désirer. Et bien qu'il lui fût impossible de parler, elle était si belle et d'une âme si noble que le roi se mit à l'aimer de tout son coeur et, peu de temps après, il l'épousa.

Quand près d'un an se fut écoulé, la reine donna naissance à un fils. Dans la nuit qui suivit, alors qu'elle était seule dans son lit, la Vierge Marie lui apparut et lui dit : « Si tu veux bien dire la vérité et avouer que tu as ouvert la porte interdite, j'ouvrirai ta bouche et te rendrai la parole. Mais si tu persistes dans ton péché et que tu t'obstines à nier, j'emmènerai ton enfant nouveau-né avec moi. » Elle donna alors à la reine la possibilité de répondre, mais celle-ci s'obstina et dit : « Non, je n'ai pas ouvert la porte interdite. » La Vierge Marie lui prit donc l'enfant des bras et disparut avec lui. Le lendemain matin, comme l'enfant était introuvable, la rumeur se répandit que la reine était une ogresse et qu'elle avait tué son propre enfant. Elle entendait tout et ne pouvait rien dire pour se défendre. Quant au roi, il l'aimait tant qu'il refusa de le croire.

Un an plus tard, la reine donna de nouveau naissance à un fils. La nuit suivante, la Vierge Marie revint la voir dans sa chambre et lui dit : « Si tu veux bien avouer que tu as ouvert la porte interdite, je te rendrai ton enfant et déliera ta langue. Mais si tu persistes dans ton péché et que tu nies encore, je prendrai aussi cet enfant avec moi. » La reine répondit alors de nouveau : « Non, je n'ai pas ouvert la porte interdite. » Et la Vierge lui prit l'enfant des bras et l'emporta au Ciel avec elle. Le matin, voyant que, cette fois encore, l'enfant avait disparu, les gens se mirent à dire tout haut que la reine l'avait dévoré, et les conseillers du roi exigèrent qu'elle soit jugée. Mais le roi

l'aimait tant qu'il ne voulut pas le croire et interdit à ses conseillers d'en parler, sous peine de mort.

L'année suivante, la reine mit au monde une jolie petite fille. La Vierge Marie revint la voir une troisième fois pendant la nuit et lui dit : « Suis-moi. » Elle la prit par la main et la conduisit au Ciel, où elle lui montra ses deux enfants aînés qui lui souriaient en jouant avec le globe terrestre. Voyant que la reine s'en réjouissait, la Vierge Marie lui dit : « Ton coeur n'est-il toujours pas attendri ? Si tu avoues que tu as ouvert la porte interdite, je te rendrai tes deux petits garçons. » Mais la reine répondit pour la troisième fois : « Non, je n'ai pas ouvert la porte interdite. » La Vierge la fit alors redescendre sur terre et lui prit aussi son troisième enfant.

Le lendemain matin, quand la nouvelle se répandit, tout le monde se mit à crier : « La reine est une ogresse, elle doit être condamnée ! » Le roi ne pouvait donc plus récuser ses conseillers. La reine fut jugée et comme elle ne pouvait rien dire pour sa défense, elle fut condamnée à mourir sur le bûcher. On entassa le bois, et quand on eut attaché la reine à un pilier et que le feu se mit à brûler tout autour d'elle – à ce moment-là, la dure glace de l'orgueil fondit, son coeur fut animé d'un mouvement de repentir et elle pensa : « Si seulement je pouvais encore avouer, juste avant de mourir, que j'ai ouvert la porte ! » Alors la parole lui revint et elle cria à pleins poumons : « Oui, Marie, je l'ai fait ! » Et aussitôt, la pluie se mit à tomber du ciel et éteignit les flammes du bûcher, et une lumière apparut au-dessus d'elle. La Vierge Marie descendit des Cieux avec ses deux petits garçons à ses côtés et sa petite fille dans les bras. Elle lui dit tendrement : « Celui qui se repent et avoue son péché, celui-là sera pardonné. » Elle lui tendit ses trois enfants, délia sa langue et lui donna du bonheur pour le restant de ses jours.

- *Marienkind*
- AaTh 710 : L'enfant de Marie ; Mot. C 611 : La chambre interdite ; Mot. C. 911 : Le doigt d'or
- 1^{ère} édition (1812, n° 3), *Petite édition* (1825, n° 2).
- De Hesse, raconté par Gretchen Wild en 1807. Ce conte fait partie des deux tout premiers collectés par les frères Grimm (ML 2, 847). Il a été consigné par écrit par J. Grimm, qui l'envoya à leur professeur Friedrich Carl von Savigny. Deux ans plus tard, Friederike Mannel faisait parvenir aux frères Grimm une autre version qui apparaît dans leurs notes (JWG 1856, 7-8).
- Les deux versions de ce récit qui figurent dans le recueil de contes et dans les notes correspondent aux deux formes principales attestées dans la tradition orale. Dans la première, c'est la mère de Dieu qui prend la fillette chez elle, comme dans le conte de Grimm. Cette forme se rencontre pour la première fois dans le récit « Otilie », dans les *Contes populaires des Allemands* de Benedikte Naubert, (*Volksmärchen der Deutschen*, 1789). Le *Catalogue du Conte Populaire Français* cite la version de Cosquin, « Le bénitier d'or » (*Contes de Lorraine*, II, 60-61, n° 38) (CPF II, 662-665). Dans l'autre branche, il s'agit d'une mystérieuse femme noire devant prendre de temps à autre, comme Mélusine, l'apparence d'un animal. La première occurrence de ce motif remonte à 1634 : dans le *Pentamerone* de Basile (I, 8), la fée apparaît sous les traits d'un lézard vert et la punition de la jeune fille consiste à être affublée d'un visage d'âne (ML 2, 847 ; JWG 1856, 8). Enfin, un troisième groupe de récits met en scène un personnage surnaturel masculin, comme dans le conte suédois

du manteau gris, cité par les frères Grimm dans leurs notes (JWG 1856, 8). Ce dernier conte relève cependant davantage du motif de l'époux animal, et est à rapprocher du n° 88 (BP I, 13-21).

- Les frères Grimm ont eux-mêmes souligné la récurrence de certains motifs de ce conte à l'intérieur de leur recueil. Le motif de la chambre interdite se rencontre, avec une introduction différente, dans le conte n° 46, qui est la version allemande du conte de Barbe-Bleue. Le mutisme de la jeune fille rappelle, bien entendu, les contes n° 9 et 49 du recueil. L'arbre creux, associé par Wilhelm aux nornes – les divinités qui tissent les fils du destin au pied du frêne Yggdrasil, dans la mythologie nordique –, est lui aussi associé au motif de la jeune fille qui doit délivrer ses frères (Uther 4, 11). Un autre motif sur lequel les frères Grimm attirent l'attention est celui de la jeune fille privée de vêtements et qui se recouvre de ses cheveux, comme Sainte Agnès (*Légende dorée*, 98). Ils citent également une vieille romance espagnole, « La infantina », où une princesse est grimpée dans un chêne que ses cheveux recouvrent entièrement. Ce conte, à la morale on ne peut plus claire, fait partie des textes qui portent nettement la marque de la christianisation : la créature surnaturelle qui enlève habituellement le héros est remplacée ici par la Vierge Marie, et le sort de l'héroïne évoque celui d'Adam et Eve chassés du Paradis.

© Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*, édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Paris, éditions José Corti, 2009, nouvelle édition 2017, p. 24-30.

KHM 15 « Hänsel et Gretel »

A l'orée d'une vaste forêt vivait un pauvre bûcheron avec sa femme et ses deux enfants ; le petit garçon s'appelait Hänsel et la petite fille Gretel. Ils avaient peu de chose à se mettre sous la dent et, un jour, alors que la disette s'était installée dans le pays, le bûcheron ne put même plus acheter son pain quotidien. Le soir, accablé de soucis, il réfléchissait dans son lit en se retournant sans cesse, et il dit à sa femme :

- Qu'allons-nous devenir ? Comment allons-nous faire pour nourrir nos pauvres enfants si nous n'avons plus rien pour nous-mêmes ?
- Homme, j'ai une idée, répondit sa femme. Demain matin, à l'aube, nous emmènerons les enfants dans la forêt, là où elle est la plus épaisse. Nous leur allumerons un feu et nous leur donnerons à chacun un dernier morceau de pain, puis nous irons travailler et nous les laisserons seuls. Ils ne retrouveront pas le chemin de la maison et ainsi, nous serons débarrassés d'eux.
- Non, femme, dit le bûcheron, je ne le ferai pas. Comment aurais-je le cœur d'abandonner mes enfants dans la forêt, là où les bêtes sauvages auront tôt fait de venir les mettre en pièces ?
- Oh, imbécile que tu es ! Alors nous devons mourir de faim tous les quatre, et il ne te restera plus qu'à préparer les planches pour les cercueils, dit la femme.

Elle ne lui laissa pas de repos jusqu'à ce qu'il finisse par accepter. « Mais j'ai tout de même pitié de ces pauvres enfants », dit l'homme.

Les deux enfants avaient si faim qu'ils n'avaient pas réussi à trouver le sommeil, eux non plus, si bien qu'ils avaient entendu ce que la marâtre avait dit à leur père. Gretel se mit à pleurer amèrement et dit à Hänsel :

- A présent, c'en est fait de nous.
- Tais-toi, Gretel, dit Hänsel, ne te chagrine pas : j'arriverai bien à nous tirer d'affaire.

Et, quand les parents furent endormis, il se leva, s'habilla, ouvrit le battant inférieur de la porte et se glissa dehors. Dehors, la lune brillait et la nuit était claire, et les petits cailloux blancs qui recouvraient le sol devant la maison brillaient comme autant de pièces de monnaie. Hänsel se pencha et en mit autant qu'il put dans la poche de son habit. Puis il rentra et dit à Gretel : « N'aie pas peur, petite soeur chérie, et endors-toi paisiblement : le Bon Dieu ne nous abandonnera pas. » Sur ce, il se recoucha.

Au point du jour, avant même que le soleil ne fût levé, la femme vint réveiller les deux enfants : « Debout, paresseux que vous êtes ! Nous allons chercher du bois dans la forêt. » Puis elle donna à chacun un petit morceau de pain en disant : « Tenez, voilà quelque chose pour le repas de midi, mais ne le mangez pas avant, car vous n'aurez rien d'autre. » Comme Hänsel avait les cailloux dans sa poche, Gretel mit le pain sous son tablier, puis ils prirent tous ensemble le chemin de la forêt. Quand ils eurent marché un petit moment, Hänsel s'arrêta et se retourna pour regarder la maison, puis il le fit encore et encore.

- Hänsel, qu'as-tu donc à regarder et à rester en arrière ? Fais attention à ne pas oublier tes jambes, lui dit son père.
- Ah, père, répondit Hänsel, je regarde mon petit chat blanc qui est grimpé en haut, sur le toit, et qui veut me dire au revoir.
- Imbécile, ce n'est pas ton petit chat, c'est le soleil du matin qui éclaire la cheminée, rétorqua la femme.

Cependant, Hänsel n'avait pas regardé le petit chat, mais à chaque fois, il avait jeté sur le chemin un des cailloux brillants qu'il avait dans sa poche.

Lorsqu'ils furent parvenus au coeur de la forêt, le père dit : « A présent, ramassez du bois, les enfants. Je vais faire un feu pour que vous n'ayez pas froid. » Hänsel et Gretel ramassèrent du petit bois, suffisamment pour former une petite montagne. Le père alluma le feu et quand les flammes furent bien hautes, la femme dit : « Allongez-vous près du feu, les enfants, et reposez-vous, pendant que nous allons couper du bois dans la forêt. Quand nous aurons fini, nous reviendrons vous chercher. »

Hänsel et Gretel étaient assis près du feu et, à midi, chacun mangea son petit morceau de pain. Et comme ils entendaient les coups de cognée, ils pensaient que leur père était dans les parages. Cependant, ce n'était pas la cognée, c'était une branche que leur père avait attachée à un arbre sec, et qui en frappait le tronc à chaque coup de vent. Et quand les enfants furent restés longtemps ainsi, leurs yeux se fermèrent tant ils étaient épuisés, et ils s'endormirent profondément. Quand ils se réveillèrent enfin, il faisait nuit noire. Gretel se mit à pleurer et dit :

- Comment allons-nous faire pour sortir de la forêt, à présent ?
- Attends un peu, jusqu'à ce que la lune se lève, et alors nous saurons bien retrouver le chemin, lui dit Hänsel pour la consoler.

Et quand la lune fut pleine dans le ciel, Hänsel prit sa petite soeur par la main et suivit la trace des cailloux qui scintillaient comme des pièces de monnaie fraîchement frappées et qui leur indiquaient le chemin. Ils marchèrent pendant toute la nuit et, au petit matin, ils arrivèrent à la maison de leur père. Ils frappèrent à la porte ; la femme vint leur ouvrir et, voyant que c'étaient

eux, elle leur dit : « Méchants enfants que vous êtes, pourquoi avez-vous dormi aussi longtemps dans la forêt ? Nous avons cru que vous ne reviendriez jamais. » Le père, quant à lui, se réjouissait, car cela lui avait fendu le coeur de les abandonner ainsi.

Peu de temps après, la misère se rappela à eux de nouveau et, la nuit, les enfants entendirent leur mère parler à leur père ainsi, pendant qu'ils étaient couchés : « Il n'y a de nouveau plus rien à manger. Il ne nous reste qu'une demi-miche de pain, après quoi ce sera la fin. Les enfants doivent partir. Nous allons les emmener encore plus profondément dans la forêt, pour qu'ils ne retrouvent pas le chemin de la maison ; c'est la seule façon de nous en sortir. » L'homme avait le coeur gros et il se disait : « Tu ferais mieux de partager ta dernière bouchée de pain avec tes enfants. » Mais la femme ne voulut rien entendre de ce qu'il disait, elle se mit à pester et à lui faire des reproches. Quand le vin est tiré, il faut le boire, et comme l'homme avait cédé la première fois, il dut le faire une seconde fois.

Cependant, les enfants ne dormaient pas encore et ils avaient entendu leur conversation. Quand les parents furent endormis, Hänsel se leva une nouvelle fois et voulut sortir pour aller ramasser des cailloux comme la fois précédente, mais la femme avait fermé la porte à clé, si bien qu'il ne put sortir. Il consola tout de même sa petite soeur en disant : « Ne pleure pas, Gretel, et dors tranquillement, le Bon Dieu trouvera bien un moyen de nous aider. »

Tôt le matin, la femme vint réveiller les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, mais il était encore plus petit que la fois précédente. Sur le chemin de la forêt, Hänsel émietta son pain dans sa poche, et il s'arrêtait souvent pour jeter un petit morceau de pain par terre.

— Hänsel, qu'as-tu à t'arrêter et à regarder derrière-toi ? Avance ! lui dit son père.

— Je regarde ma petite colombe qui est perchée sur le toit et qui veut me dire au revoir, répondit Hänsel.

— Imbécile, ce n'est pas ta petite colombe, c'est le soleil du matin qui éclaire la cheminée, lui dit la femme.

Mais pendant ce temps, Hänsel jetait par terre tous ses petits morceaux de pain, les uns après les autres.

La femme conduisit les enfants encore plus profondément dans la forêt, à un endroit où ils n'étaient encore jamais allés de leur vie. Ils y allumèrent de nouveau un grand feu et la mère leur dit : « Restez ici, les enfants, et quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu. Nous allons couper du bois dans la forêt et, ce soir, quand nous aurons terminé, nous reviendrons vous chercher. » Quand il fut midi, Gretel partagea son pain avec Hänsel, qui avait émietté le sien sur le chemin. Puis ils s'endormirent et la soirée passa, mais personne ne vint chercher les pauvres enfants. Ce n'est que lorsqu'il fit nuit noire qu'ils se réveillèrent, et Hänsel consola sa petite soeur

en disant : « Attends juste que la lune se lève, Gretel : alors, nous verrons les petits morceaux de pain que j'ai semés par terre, et ils nous montreront le chemin de la maison. » Quand la lune se leva, les enfants se mirent en route, mais ils ne trouvèrent plus un seul petit morceau de pain, car les milliers d'oiseaux qui volent dans la forêt et dans les champs les avaient picorés. « Nous arriverons bien à trouver le chemin », dit Hänsel à Gretel, mais ils ne le trouvèrent pas. Ils marchèrent toute la nuit, puis encore toute une journée, du matin jusqu'au soir, mais ils ne parvinrent pas à sortir de la forêt, et ils avaient terriblement faim, car ils n'avaient rien à manger hormis les quelques baies qui poussaient çà et là. Ils étaient si fatigués que leurs jambes refusaient de les porter plus loin ; alors ils s'allongèrent au pied d'un arbre et s'endormirent.

C'était déjà le troisième matin après qu'ils avaient quitté la maison de leur père. Ils se remirent à marcher, mais ils ne faisaient que s'enfoncer toujours plus profondément dans la forêt, et si personne ne venait bientôt à leur secours, ils allaient mourir de faim. Quand il fut midi, ils virent un beau petit oiseau, d'un blanc immaculé, qui était perché sur une branche et qui chantait si joliment qu'ils s'arrêtèrent pour l'écouter. Et quand il eut fini de chanter, il battit des ailes et s'envola devant eux, et les enfants le suivirent jusqu'à ce qu'ils arrivent à une petite maisonnette sur le toit de laquelle l'oiseau se percha. En s'approchant, ils virent que la maisonnette était faite de pain et qu'elle avait un toit de gâteau ; quant aux fenêtres, elles étaient faites de sucre clair. « Attaquons et faisons un bon repas ! Je vais manger un morceau du toit, et toi, Gretel, tu peux manger un bout de la fenêtre, elle est sucrée » dit Hänsel. Il leva le bras et cassa un petit morceau de toit pour le goûter, quant à Gretel, elle s'approcha des vitres et entreprit de les grignoter. Une voix fine leur parvint alors de l'intérieur de la maison :

« Croque-croque-croque,
Ma maisonnette, qui la grignote ? »

Les enfants répondirent :

« C'est le vent, c'est le vent,
le céleste enfant »,

tout en continuant de manger sans se laisser distraire. Hänsel, qui trouvait le toit fort à son goût, en arracha un grand morceau, quant à Gretel, elle démontra une vitre ronde tout entière, s'assit par terre et s'en donna à coeur joie. La porte s'ouvrit soudain et une femme vieille comme Matusalem, qui s'appuyait sur une canne, sortit de la maisonnette à pas de loup. Hänsel et Gretel furent si effrayés qu'ils laissèrent tomber ce qu'ils avaient dans les mains. Quant à la vieille, elle dit, en dodelinant de la tête : « Tiens, mes enfants, qui vous a amenés ici ? Entrez donc et restez auprès de moi, il ne vous arrivera aucun mal. » Elle les prit tous deux par la main et les conduisit à l'intérieur. Elle leur servit un bon repas, du lait et des crêpes avec du sucre, des pommes et des

noix. Elle leur prépara ensuite deux beaux petits lits tout blancs, et quand Hänsel et Gretel s'y allongèrent, ils eurent l'impression d'être au Ciel.

Mais la vieille faisait seulement semblant d'être gentille. En réalité, c'était une méchante sorcière qui guettait les enfants, et elle avait construit la maisonnette de pain dans l'unique but de les attirer. Quand un enfant lui tombait entre les mains, elle le tuait, le faisait cuire et le mangeait, et c'était pour elle un jour de fête. Les sorcières ont des yeux rouges et elles ne peuvent pas voir loin, mais elles ont l'odorat très fin, comme les animaux et, quand des humains s'approchent, elles le sentent. Quand Hänsel et Gretel s'approchèrent de chez elle, elle éclata d'un rire mauvais et dit, d'un ton railleur : « Ceux-là, je les tiens, et ils ne m'échapperont pas. » Le matin de bonne heure, elle saisit Hänsel de sa main décharnée et le porta dans une petite étable où elle l'enferma derrière une grille ; il avait beau crier tout ce qu'il pouvait, cela ne servit à rien. La sorcière alla ensuite trouver Gretel ; elle la secoua jusqu'à ce que la fillette se réveille et lui cria : « Debout, paresseuse ! Va chercher de l'eau et prépare quelque chose de bon pour ton frère, il est dehors, dans l'étable et il faut l'engraisser. Quand il sera bien gras, je le mangerai. » Gretel se mit à pleurer amèrement, mais tout était vain et elle dut faire ce qu'exigeait la méchante sorcière.

Désormais, on préparait pour le pauvre Hänsel la meilleure nourriture qui soit, alors qu'on ne donnait à Gretel que des carapaces d'écrevisses. Tous les matins, la vieille s'approchait de l'étable et appelait : « Hänsel, passe ton doigt entre les barreaux, que je le tâte pour savoir si tu seras bientôt gras. » Cependant, Hänsel passait un os entre les barreaux, et la vieille, qui ne voyait pas clair, n'y voyait que du feu et, pensant que c'étaient les doigts de Hänsel, elle s'étonnait qu'il ne veuille pas grossir. Au bout d'un mois, comme Hänsel restait maigre, elle perdit patience et décida de ne pas attendre plus longtemps. « Holà, Gretel, dépêche-toi d'aller chercher de l'eau : que Hänsel soit gras ou maigre, je le tuerai et le mangerai demain. » Ah, comme la pauvre petite sœur pleurait, tout en portant l'eau, et comme les larmes roulaient sur ses joues !

— Dieu bien-aimé, aide-nous donc ! Si seulement les bêtes sauvages nous avaient dévorés dans la forêt, nous serions morts ensemble, s'écria-t-elle.

— Epargne-moi tes jérémiades, rétorqua la vieille. Tout cela ne te servira à rien.

Le lendemain matin, Gretel dut sortir de bonne heure pour accrocher à la crémaillère le chaudron rempli d'eau et allumer le feu. « Nous allons commencer par faire du pain, dit la vieille. J'ai déjà fait chauffer le four et préparé la pâte. » Elle poussa la pauvre Gretel hors de la maison, vers le four d'où jaillissaient déjà les flammes. « Rentre dans le four et regarde s'il est assez chaud pour que nous puissions enfourner le pain », lui dit la sorcière. Une fois que Gretel serait à l'intérieur, elle voulait fermer la porte du four afin d'y faire rôtir la fillette pour la manger aussi. Mais Gretel avait compris ce qu'elle avait derrière la tête et lui répondit :

— Je ne sais pas comment m’y prendre ; comment dois-je faire pour entrer là-dedans ?

— Tu es bête comme une oie, la porte est bien assez grande. Tu vois bien que même moi, je pourrais y entrer, dit la vieille.

Elle s’approcha à quatre pattes et passa la tête dans la porte du four. Gretel la poussa alors un grand coup qui la propulsa tout au fond, puis elle ferma la porte de fer et en poussa le verrou. Ouh ! comme la sorcière se mit à hurler, c’était vraiment terrifiant ; mais Gretel s’enfuit, si bien que la sorcière impie mourut misérablement brûlée.

Gretel, elle courut tout droit retrouver Hänsel ; elle ouvrit son étable en lui criant : « Hänsel, nous sommes délivrés, la vieille sorcière est morte. » Hänsel se précipita à l’extérieur aussi vite qu’un oiseau à qui on ouvre la porte de sa cage. Comme ils se réjouissaient, comme ils se sautaient au cou, bondissant de joie et se couvrant de baisers ! Et comme ils n’avaient plus rien à craindre, ils entrèrent dans la maison de la sorcière, où ils trouvèrent dans tous les coins des caisses de perles et de pierres précieuses.

— Voilà qui est encore mieux que les cailloux, dit Hänsel, en en fourrant dans ses poches autant qu’il pouvait.

— Moi aussi, je veux en rapporter à la maison, dit Gretel en remplissant son tablier.

— A présent, partons pour sortir de la forêt de la sorcière, dit Hänsel.

Après quelques heures de marche, ils arrivèrent au bord d’un grand cours d’eau.

— Nous ne pouvons passer de l’autre côté, dit Hänsel. Je ne vois pas de passerelle ni de pont.

— Il n’y a pas non plus de barque, répondit Gretel, mais voilà une cane blanche ; si je le lui demande, elle nous aidera à atteindre l’autre rive.

Elle s’écria alors :

« Canette, ma belle,

Voilà Hänsel et Gretel.

Pas de passerelle ni de pont,

Prends-nous sur ton dos tout blanc. »

La cane s’approcha en effet de la rive et Hänsel monta sur son dos, puis il dit à sa soeur de le rejoindre. « Non, répondit celle-ci, ce serait trop lourd pour la petite cane. Elle nous fera passer sur l’autre rive l’un après l’autre. » C’est ce que fit ce gentil animal et, quand ils furent parvenus de l’autre côté et qu’ils eurent marché un petit moment, la forêt leur parut de plus en plus familière et, finalement, ils aperçurent de loin la maison paternelle. Ils se mirent alors à courir, se précipitèrent à l’intérieur et se jetèrent au cou de leur père. Celui-ci n’avait pas connu un instant

de bonheur depuis le moment où il avait abandonné ses enfants dans la forêt. Quant à sa femme, elle était morte. Gretel vida son tablier, éparpillant les perles et les pierres précieuses dans la pièce, pendant que Hänsel jetait autour de lui par poignées entières celles qu'il avait dans les poches. Tous leurs soucis prirent alors fin, et ils vécurent ensemble dans une joie sans mélange. Mon conte est fini, là-bas court une souris, et qui l'attrapera, un très, très grand bonnet de fourrure s'en fera.

- *Hänsel und Gretel*
- AaTh 327 A : Hänsel et Gretel (Les enfants et l'ogre)
- 1^{ère} édition (1812, KHM 15), *Petite édition* (1825, n° 12). Modifié en 1819 et 1843.
- Dans le manuscrit de 1810, ce conte était intitulé « Le petit frère et la petite soeur » - un titre repris en 1812 pour le conte KHM 11. Les sources de ce conte sont mal connues : selon H. Rölleke, les Grimm le tenaient de la famille Wild (Rölleke 2, 1202), mais pour W. Scherf, Marie Hassenpflug pourrait tout aussi bien en être à l'origine (ML 1, 548). Dans l'exemplaire de la 1^{ère} édition que possédaient les frères Grimm (*Handexemplar*), Wilhelm a noté le 15 janvier 1813 une autre version de la rencontre avec la sorcière (avec le dialogue sous forme de formulettes rimées), transmise par Dortchen Wild ; cet épisode a ensuite été repris dans la 2^{ème} édition (Uther 4, 32-33).
- Ce conte a été considérablement modifié par Wilhelm Grimm suite à la parution, en 1842, de la version en dialecte alsacien de August Stöber, « La petite maison de crêpes » (*Das Eierkuchenhäuslein*, Stöber, n° 8), inspirée elle-même du conte KHM 15. W. Grimm y a emprunté notamment un certain nombre d'expressions populaires. Ce n'est que dans les dernières éditions que la mère a été remplacée par une marâtre (Rölleke 2, 1202).
- L'introduction (le retour chez eux des enfants abandonnés) est la même que chez Basile (5, 8 : « Nennillo et Nennella »), dans *Le Petit Poucet* de Perrault (1697) et dans la première partie de *Finette Cendron* de Mme d'Aulnoy (diffusé en Allemagne depuis 1790 à travers la *Bibliothèque Bleue – Blaue Bibliothek*) ; en retrouve dans ce dernier conte les trésors dans la maison de la sorcière (Uther 4, 33). La version de Ludwig Bechstein (1853, n° 8) a également connu une grande fortune : il s'agit d'une reprise de la traduction en haut-allemand de la version de Stöber par l'éditeur F. W. Gubitz (1844). Le *Catalogue du Conte Populaire Français* recense 82 versions françaises de ce conte, répandu en « Europe, Asie occidentale, Caucase, Sibérie, Arménie, Palestine, Inde, Indonésie, Philippines, Afrique, Amérique » (cf. CPF 1, 306-328, p. 325). Autres versions : Afanassiev 1, 93, n° 62 b et d, n° 65 ; Asbjörnsen – Moe n° 1 (BP 1, 115-126). Le motif des cailloux, des miettes, des cendres ou des graines, semés pour indiquer le chemin, et qui évoquent le fil d'Ariane, se rencontre à plusieurs reprises dans le recueil, notamment dans les contes KHM 40 et 169, et dans la légende pour les enfants n° 1. Ce motif remonte à l'ouvrage *La compagnie au jardin (Gartengesellschaft)* de Martin Montanus, publié vers 1559, où il apparaît dans le conte « La petite vache de la terre » (*Das Erdkühhlein*). Voir à ce sujet la note du conte KHM 130.
- Ce conte est l'un des plus populaires du recueil – après « Blanche-Neige », d'après D. Richter (Richter 1994) – et a été abondamment illustré, à commencer par Ludwig Emil Grimm (dans la *Petite édition*). Dans le domaine germanophone, le conte de Bechstein, illustré en 1853 par Ludwig Richter, est également très célèbre. On retrouve le motif de l'oiseau comme guide vers l'Autre Monde notamment dans le KHM 123. Dans les deux cas, la couleur blanche de l'oiseau indique qu'il s'agit d'un être originaire de l'Autre Monde.

© Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*, édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Paris, éditions José Corti, 2009, nouvelle édition 2017, p. 96-105.

KHM 47 « Conte du genévrier »

Il y a bien longtemps de cela, il y a au moins deux mille ans, vivait un homme riche qui avait une femme belle et pieuse. Ils s'aimaient très fort tous les deux, mais ils n'avaient pas d'enfants. Pourtant, ils désiraient ardemment en avoir ; mais la femme avait beau prier pour cela jour et nuit, ils n'en avaient toujours pas. Devant leur maison, ils avaient une cour dans laquelle poussait un genévrier ; un jour d'hiver, la femme se tenait sous le genévrier, occupée à peler une pomme, et, tandis qu'elle la pelait, elle se coupa le doigt et son sang coula sur la neige. « Ah, s'écria la femme en poussant un grand soupir et en regardant d'un air fort triste le sang à ses pieds, si seulement j'avais un enfant aussi rouge que le sang et aussi blanc que la neige ! » Et en disant ces mots, elle se sentit devenir toute joyeuse : il lui semblait que son vœu allait se réaliser. Elle rentra ensuite dans la maison ; un mois passa et la neige fondit ; deux mois s'écoulèrent, et tout reverdit ; au bout de trois mois, les fleurs sortirent de terre ; au bout de quatre mois, les arbres étaient tout en feuilles, et les rameaux verdoyants avaient poussé partout, s'entremêlant étroitement ; les oiseaux y chantaient et la forêt tout entière résonnait de leur chant, puis les fleurs tombèrent des arbres. Le cinquième mois s'était écoulé, et la femme se tenait sous le genévrier qui sentait si bon ; soudain, son cœur bondit de joie et elle tomba à genoux, sans pouvoir se ressaisir. Et quand le sixième mois fut passé et que les fruits du genévrier devinrent ronds et fermes, la femme se fit toute silencieuse ; pendant le septième mois, elle cueillit des baies du genévrier et les mangea goulûment, puis elle se fit triste et souffrante ; au début du huitième mois, elle appela son mari auprès d'elle et lui dit en pleurant : « Si je meurs, enterre-moi sous le genévrier. » La confiance lui revint alors et elle fut heureuse jusqu'à ce que le neuvième mois fût écoulé ; elle mit alors au monde un enfant qui était aussi blanc que la neige et aussi rouge que le sang, et, à la vue de cela, sa joie fut si grande qu'elle en mourut.

Son mari l'enterra sous le genévrier et il la pleura beaucoup ; au bout d'un certain temps, son chagrin s'atténua un peu, puis, après qu'il eut encore versé quelques larmes, il cessa de pleurer, et encore un peu plus tard, il épousa une autre femme.

Sa seconde femme lui donna une petite fille ; l'enfant qu'il avait eu avec sa première femme, c'était un petit garçon aussi rouge que le sang et aussi blanc que la neige. Quand la femme regardait sa fille, elle l'aimait si fort, mais quand elle posait les yeux sur le petit garçon, cela lui transperçait le cœur et elle avait l'impression qu'il la gênait sans cesse. Elle ne pensa alors plus qu'à donner la préférence à sa fille, et le Malin fit en sorte qu'elle devint très hostile envers le petit garçon et qu'elle se mit à le chasser d'un coin à l'autre, tantôt le poussant, tantôt le pinçant, si

bien que le malheureux enfant vivait toujours dans la peur. Quand il rentrait de l'école, il n'avait pas d'endroit où trouver le repos.

Un jour que la femme était rentrée dans la maison, la petite fille entra dans la pièce à son tour et lui dit :

— Mère, donne-moi une pomme.

— Oui, mon enfant, répondit la femme en lui donnant une belle pomme qu'elle sortit du coffre.

Mais ce coffre avait un grand et lourd couvercle avec un grand verrou de fer très tranchant. « Mère, mon frère n'aura-t-il pas une pomme, lui aussi ? », demanda la petite fille. Cela contraria la femme, qui lui répondit cependant : « Si, quand il rentrera de l'école. » Et, quand elle le vit arriver, par la fenêtre, ce fut exactement comme si elle était sous l'emprise du Malin, car elle arracha la pomme des mains de sa fille en lui disant : « Tu n'auras pas de pomme avant que ton frère en aie une. » Elle jeta la pomme dans le coffre et referma celui-ci. Quand le petit garçon passa la porte, le Malin fit en sorte que la femme lui dise gentiment : « Aimerais-tu avoir une pomme, mon fils ? », mais elle le regardait avec un regard plein de haine. « Mère, comme tu as un air effrayant ! Oui, donne-moi une pomme » dit le petit garçon. La femme eut alors l'impression qu'elle devait le rassurer. « Viens avec moi, dit-elle en soulevant le couvercle du coffre, va te chercher une pomme. » Et pendant que le petit garçon se penchait à l'intérieur, le diable lui parla et, vlan ! elle referma le couvercle si violemment que la tête du petit garçon roula parmi les pommes. Saisie de terreur, elle se dit : « Si seulement je pouvais éloigner de moi ce péché ! » Elle monta alors dans sa chambre et prit, dans le tiroir du haut de sa commode, un foulard blanc ; elle reposa la tête du petit garçon sur son cou et noua le foulard de façon à ce que l'on ne remarque rien, puis elle l'assit sur une chaise devant la porte, et elle lui mit la pomme dans la main.

Peu après, la petite Marlène vint trouver sa mère dans la cuisine ; celle-ci se tenait près du feu, avec devant elle un chaudron rempli d'eau bouillante qu'elle mélangeait sans cesse.

— Mère, dit la petite Marlène, mon frère est assis devant la porte ; il est tout pâle et il a une pomme dans la main. Je lui ai demandé de me donner la pomme, mais il ne m'a pas répondu et j'ai eu très peur.

— Retourne-y, répondit la mère, et s'il ne veut pas te donner la pomme, donne-lui une gifle.

Marlène y retourna et dit à son frère : « Frère, donne-moi ta pomme. » Mais il ne répondit pas. Elle lui donna une gifle et sa tête roula à terre ; elle en fut terrorisée et se mit à pleurer et à hurler, puis elle courut trouver sa mère et lui dit : « Ah, mère, j'ai frappé mon frère et sa tête est tombée ! » Et elle pleurait, pleurait, sans plus pouvoir s'arrêter. « Qu'as-tu fait, Marlène ! dit sa

mère. Mais ne dis rien, afin que personne ne le remarque, puisqu'on ne peut rien y faire ; nous allons le faire cuire dans le bouillon. » La mère prit alors le petit garçon et le découpa en morceaux qu'elle mit dans la marmite et qu'elle fit cuire dans le bouillon. Quant à Marlène, elle se tenait près d'elle et pleurait sans discontinuer, et ses larmes tombaient toutes dans la marmite, si bien qu'elles n'eurent pas besoin d'y ajouter de sel.

Le père rentra à la maison et s'installa à table en disant : « Où est donc mon fils ? » A ce moment-là, la mère apporta à table un grand, grand plat de ragoût ; quant à la petite Marlène, elle pleurait sans pouvoir s'arrêter. Le père dit alors de nouveau :

- Où est donc mon fils ?
- Ah, fit la mère, il est parti à travers champs, pour aller voir le grand-oncle de sa mère ; il avait l'intention d'y rester un petit moment.
- Qu'est-il donc allé faire là-bas ? Il ne m'a même pas dit au revoir !
- Oh, il avait tellement envie d'y aller et il m'a demandé s'il pouvait y rester six semaines ; il sera bien, là-bas.
- Ah, soupira l'homme, je me sens si triste ; ce n'est tout de même pas normal, il aurait dû me dire au revoir.

Sur ce, il commença à manger et dit : « Qu'as-tu donc à pleurer, Marlène ? Ton frère va revenir ». Puis il poursuivit : « Ah, femme, comme le repas est bon ! Donne m'en encore ! » Et plus il en mangeait, plus il en voulait, et il disait : « Donne m'en encore, il ne doit pas en rester, c'est comme si tout cela était à moi. » Et il mangeait, mangeait, en jetant tous les os sous la table, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Marlène, quant à elle, alla prendre dans sa commode, dans le tiroir du bas, son plus beau foulard de soie ; elle ramassa tous les os qui étaient sous la table et les noua dans son foulard de soie, puis elle sortit de la maison en pleurant amèrement. Elle alla ensuite les poser sous le genévrier, dans l'herbe verte, et, une fois qu'elle les y eut déposés, elle se sentit tout à coup toute sereine, et elle cessa de pleurer. Le genévrier se mit alors à bouger, écartant puis refermant ses branches, comme lorsque quelqu'un se réjouit et fait de même avec ses mains. Au même moment, un brouillard se forma autour de l'arbre et, au milieu de ce brouillard, c'était comme un feu qui brûlait ; un bel oiseau sortit des flammes et s'éleva haut dans le ciel. Quand il se fut envolé, le genévrier était redevenu comme avant et le foulard avec les os avait disparu. La petite Marlène était toute sereine et heureuse, exactement comme si son frère était encore en vie. Elle retourna ensuite dans la maison, s'assit à table et se mit à manger.

L'oiseau, quant à lui, s'envola pour aller se poser sur la maison d'un orfèvre, et il se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué,

Mon père m'a mangé,
Ma soeur, la petite Marlène,
A ramassé tous mes petits os,
Elle les a mis dans un foulard de soie
Et les a posés sous le genévrier.
Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

L'orfèvre se trouvait dans son atelier et était occupé à fabriquer une chaîne en or. Il entendit l'oiseau qui chantait, posé sur son toit, et son chant lui parut si beau. Il se leva et, en passant le seuil, il perdit un de ses souliers. Il sortit ainsi jusqu'au milieu de la rue, un soulier à un pied et une chaussette à l'autre, vêtu de son tablier de cuir, tenant dans une main la chaîne en or et dans l'autre sa pince ; et le soleil brillait si clair et éclairait la rue. L'orfèvre resta debout ainsi, à regarder l'oiseau.

- Oiseau, lui dit-il alors, comme tu chantes bien ! Chante-moi ta chanson encore une fois.
- Non, répondit l'oiseau, je ne chanterai pas une deuxième fois sans salaire. Si tu me donnes ta chaîne en or, je chanterai ma chanson encore une fois.
- Bien, dit l'orfèvre, tu auras la chaîne en or. Mais rechante-moi ta chanson.

L'oiseau descendit alors vers lui, prit la chaîne dans sa patte droite, puis il se posa devant l'orfèvre et se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma soeur, la petite Marlène,
A ramassé tous mes petits os,
Elle les a mis dans un foulard de soie
Et les a posés sous le genévrier.
Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

L'oiseau s'envola alors pour aller se poser sur le toit d'un cordonnier, puis il se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma soeur, la petite Marlène,
A ramassé tous mes petits os,
Elle les a mis dans un foulard de soie
Et les a posés sous le genévrier.

Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

Le cordonnier entendit cela et se précipita devant sa porte en manches de chemise ; il regarda son toit en se protégeant les yeux de la main pour ne pas être aveuglé par le soleil. « Oiseau, que tu chantes bien », lui dit-il. Puis il repassa la tête dans l'embrasure de sa porte et appela : « Femme, sors donc, il y a un oiseau, là : viens voir comme il chante bien ! » Il appela ensuite sa fille et ses enfants, et aussi ses compagnons, ses valets et ses servantes, et tous sortirent dans la rue et se mirent à admirer l'oiseau, qui était si beau : il avait des plumes rouges et vertes, et autour de son cou, elles semblaient être en or pur, et ses yeux brillaient dans sa tête comme des étoiles.

— Oiseau, lui dit le cordonnier, chante-moi ta chanson encore une fois.

— Non, répondit l'oiseau, je ne chanterai pas une deuxième fois sans salaire, tu dois m'offrir quelque chose.

— Femme, dit l'homme, monte au grenier. Sur l'étagère du haut, il y a une paire de souliers rouges : apporte-les.

La femme alla chercher les souliers. « Tiens, oiseau, dit alors l'homme. Maintenant, rechante-moi ta chanson. » L'oiseau descendit alors vers lui, prit les souliers dans sa patte gauche, puis il retourna se poser sur le toit et se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma soeur, la petite Marlène,
A ramassé tous mes petits os,
Elle les a mis dans un foulard de soie
Et les a posés sous le genévrier.
Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

Et quand il eut fini de chanter, il s'envola ; il avait la chaîne dans sa patte droite et les souliers dans sa patte gauche, et il s'envola ensuite très loin, vers un moulin dont la roue tournait en faisant : clic-clac, clic-clac, clic-clac. A l'intérieur du moulin se trouvaient vingt garçons meuniers qui étaient occupés à tailler une meule, et leurs marteaux faisaient : toc-toc, toc-toc, toc-toc, pendant que le moulin tournait en faisant : clic-clac, clic-clac, clic-clac. L'oiseau alla se poser sur un tilleul qui se trouvait devant le moulin, et il se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué »,
et l'un des garçons s'arrêta,
« Mon père m'a mangé »,
et deux autres garçons s'arrêtèrent et se mirent à écouter,

« Ma soeur, la petite Marlène »,
et quatre autres garçons s'arrêtèrent,
« A ramassé tous mes petits os,
Elle les a mis dans un foulard de soie »,
il n'y en avait plus que huit qui taillaient la pierre,
« Et les a posés sous »
il n'en restait plus que cinq,
« le genévrier »,
puis plus qu'un seul.

« Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

Le dernier garçon s'arrêta alors lui aussi de travailler, et il parvint tout juste à entendre la fin.

- Oiseau, dit-il, que tu chantes bien ! Moi aussi, je veux entendre ta chanson, chante-la encore une fois.
- Non, répondit l'oiseau, je ne chanterai pas une deuxième fois sans salaire. Donne-moi la meule, et je chanterai encore une fois.
- D'accord, dit le garçon, si elle était à moi seul, je te la donnerais.
- Oui, acquiescèrent les autres, s'il chante encore une fois, la meule sera à lui.

L'oiseau descendit alors vers eux et les meuniers durent s'y mettre tous les vingt et, à l'aide de troncs d'arbre, ils levèrent la meule ho ! hisse ! oh ! hisse ! oh ! hisse ! L'oiseau passa alors sa tête par le trou, comme si c'était un collier, puis il s'envola pour aller se poser dans un arbre et se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma soeur, la petite Marlène,
A ramassé tous mes petits os,
Elle les a mis dans un foulard de soie
Et les a posés sous le genévrier.
Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

Et quand il eut fini de chanter, il déploya ses ailes ; dans sa serre droite, il tenait la chaîne, dans la gauche, il avait les souliers, et autour du cou, il avait la meule, et il s'envola ainsi vers la maison de son père.

Dans la maison, le père, la mère et la petite Marlène étaient assis à table, et son père dit :

- Ah, comme je me sens serein, tout à coup, je suis d'humeur si heureuse.
- Non, dit la mère, moi, j'ai très peur, comme si un terrible orage approchait.

Quant à la petite Marlène, elle restait assise et pleurait, pleurait ; l'oiseau s'approcha alors de la maison et, quand il se fut posé sur le toit, le père dit :

— Ah, je me sens si joyeux, et la lumière du soleil est si douce, dehors : je me sens comme si je devais revoir un vieil ami.

— Non, répondit la femme, moi, j'ai tellement peur, j'ai les dents qui claquent et je sens comme du feu dans mes veines.

Sur ces mots, elle se mit à déchirer la chemise qu'elle portait ; quant à la petite Marlène, elle restait assise dans un coin et pleurait, elle avait caché ses yeux avec son tablier et elle pleurait tant que celui-ci était tout trempé. L'oiseau se posa alors sur le genévrier et se mit à chanter :

« Ma mère m'a tué »,

La mère se boucha alors les oreilles, ferma les yeux très fort pour ne rien voir ni rien entendre, mais ses oreilles grondaient comme si une tempête se déchaînait, et les yeux lui brûlaient et tressautaient comme sous l'effet des éclairs.

« Mon père m'a mangé »,

« Ah, mère, dit l'homme, il y a là un bel oiseau qui chante si joliment, et la lumière du soleil est si chaude, et il y a comme une odeur de cannelle dans l'air. »

« Ma soeur, la petite Marlène »,

La petite Marlène posa alors sa tête sur ses genoux et se mit à sangloter, mais l'homme, quant à lui, dit :

— Je vais sortir, il faut absolument que j'aie vu cet oiseau tout de suite.

— Ah, n'y va pas ! dit la femme, j'ai l'impression que toute la maison tremble et qu'elle est en feu.

Mais l'homme sortit et se mit à regarder l'oiseau.

« A ramassé tous mes petits os,

Elle les a mis dans un foulard de soie

Et les a posés sous le genévrier.

Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

A ces mots, l'oiseau laissa tomber la chaîne d'or, et elle tomba exactement autour du cou de l'homme, de telle façon qu'elle s'y ajusta parfaitement. Il rentra dans la maison et dit : « Regarde comme c'est un bel oiseau, il m'a fait cadeau d'une si belle chaîne en or et il chante si joliment. » Mais la femme, de terreur, s'effondra de tout son long dans la pièce, et sa coiffe tomba de sa tête. L'oiseau se remit alors à chanter :

« Ma mère m'a tué »,

— Ah, puissé-je être à mille pieds sous terre pour ne pas entendre cela !

« Mon père m'a mangé »,

La femme tomba alors à terre, comme morte.

« Ma soeur, la petite Marlène »,

— Tiens, dit la petite Marlène, je vais sortir, moi aussi, pour voir si l'oiseau me donnera quelque chose. Et elle sortit.

« A ramassé tous mes petits os,

Elle les a mis dans un foulard de soie »,

L'oiseau lui jeta alors les souliers.

« Et les a posés sous le genévrier.

Cui, cui, quel bel oiseau je suis ! »

Elle se sentit alors si sereine et si joyeuse. Elle enfila ses souliers rouges tout neufs et, quand elle les eut aux pieds, elle retourna dans la maison en dansant et en sautant.

— Ah, dit-elle, j'étais si triste quand je suis sortie, et maintenant, je me sens si sereine : c'est un merveilleux oiseau qui m'a offert une paire de souliers rouges.

— Non, fit la femme en se levant d'un bond, les cheveux dressés sur sa tête comme si c'étaient des flammes, j'ai l'impression que c'est la fin du monde. Je vais sortir, moi aussi, peut-être que je me sentirai mieux.

Et quand elle passa la porte, patatras ! l'oiseau lui jeta la meule sur la tête, si bien qu'elle fut toute réduite en bouillie. Le père et la petite Marlène entendirent cela et sortirent : de la fumée, des flammes et du feu jaillirent alors de cet endroit et, quand tout cela se fut dissipé, le petit frère se tenait là ; il prit son père et la petite Marlène par la main et ils se réjouirent beaucoup, tous les trois, puis ils rentrèrent dans la maison, s'assirent à table et se mirent à manger.

- *Von dem Machandelboom*
- AaTh 720 : Ma mère m'a tué, mon père m'a mangé
- 1^{ère} édition (1812, KHM 47)
- Comme le conte du pêcheur et de sa femme, ce récit a été rédigé par le peintre P. O. Runge et représentait un modèle pour les frères Grimm pendant leur collecte. On retrouve d'ailleurs des formules identiques dans les deux contes (p. ex. « elle arracha sa chemise »).
- Modifié dans la 4^{ème} édition (1843).
- Dans leurs notes, les frères Grimm signalent une version du Palatinat, où la marâtre place sa fille près de la marmite dans laquelle son frère est en train de cuire, et lui interdit de regarder à l'intérieur. Mais comme cela bout très fort dans la marmite, la fillette soulève le couvercle et son frère tend alors la main vers elle. Dans une autre version de la même région, la marâtre envoie trois enfants ramasser des fraises dans la forêt et promet une pomme à celui qui rentrera le premier (JWG 1856, 77).
- Conte très populaire en France et dans le reste de l'Europe. D'après P. Delarue et M.-L. Tenèze, « les versions relevées sporadiquement hors de notre continent [semblent] dues à des voyageurs

ou à des colons européens. » Dans plus de la moitié des versions françaises, le conte s'ouvre sur un épisode où deux enfants sont envoyés dans la forêt, avec la promesse d'une récompense au premier rentré – un motif qui se rencontre dans certaines versions du conte KHM 28. Les auteurs notent également que l'épisode des dons et des châtements s'est assez souvent perdu, ou a été christianisé (CPF 2, 690-707, p. 706-707). Autres versions : BP 1, 412-423 ; ML 2, 1316-1321.

- La cruauté de ce conte a valu aux frères Grimm une critique d'Achim von Arnim après la parution de la 1^{ère} édition des contes ; Arnim admettait cependant que cette violence était contrebalancée par la proximité avec Goethe (cf. la plainte de Marguerite en prison, après le meurtre de son enfant, à la fin du premier *Faust*, v. 4413-4420) (Uther 4, 94). La formule « rouge comme le sang, blanc comme la neige » évoque bien évidemment le conte de Blanche-Neige. H. Rölleke propose de lire cette scène comme une immaculée conception. Les frères Grimm signalent dans leurs notes que le genévrier est un arbre qui a le pouvoir de rajeunir (JWG 1856, 79). D'après Rölleke, toujours, les baies rouges du genévrier étaient utilisées dans la magie populaire (Rölleke 2, 1218). De nombreux motifs de ce conte, comme l'anthropophagie, la résurrection à partir des os (cf. aussi le KHM 81), et l'apparition de l'âme sous forme d'un oiseau, font penser à une origine ancienne (Uther 4, 95). Voir également le conte KHM 28 et la note du conte KHM 19.

© Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*, édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Paris, éditions José Corti, 2009, nouvelle édition 2017, p. 261-271.

KHM 65 « Toutes-fourrures »

Il était une fois un roi qui avait une femme aux cheveux d'or, et elle était si belle que nulle autre sur terre ne pouvait égaler sa beauté. Un jour, elle tomba malade et, sentant sa mort prochaine, elle appela le roi près d'elle et lui dit : « Si, après ma mort, tu veux te remarier, ne prends pas pour épouse une femme qui ne soit pas aussi belle que moi et qui n'ait pas des cheveux dorés comme les miens. Tu dois me le promettre. » Lorsque le roi lui eut fait cette promesse, elle ferma les yeux et mourut.

Le roi fut longtemps inconsolable et ne songeait pas à prendre femme une seconde fois. Ses conseillers finirent par lui dire : « Il ne peut en être autrement, le roi doit se remarier pour que nous ayons une reine. » On envoya alors des messagers partout pour chercher une fiancée dont la beauté égalerait celle de la défunte reine. Mais il fut impossible d'en trouver une dans le monde entier, et même si on l'avait trouvée, aucune n'avait de tels cheveux dorés. Les messagers revinrent donc bredouilles.

Or, le roi avait une fille qui était aussi belle que sa défunte mère et qui avait des cheveux dorés semblables aux siens. Quand elle eut grandi, le roi posa un jour ses yeux sur elle et vit qu'elle ressemblait en tout à sa défunte épouse, et il ressentit soudain un amour impétueux pour elle. Il s'adressa alors ainsi à ses conseillers : « Je veux épouser ma fille car elle est le portrait de ma défunte épouse, puisqu'à part elle, je ne peux trouver de fiancée qui lui ressemble. » Quand ils entendirent cela, les conseillers prirent peur et lui dirent : « Dieu a interdit qu'un père épouse sa fille. Rien de bon ne peut venir de ce péché qui entraînera le royaume dans la décadence. » Lorsqu'elle apprit la décision de son père, la peur de la jeune fille fut plus grande encore, mais elle espérait pouvoir le détourner de cette intention. Elle dit alors au roi : « Avant que je satisfasse votre souhait, il faut que j'aie trois robes : une dorée comme le soleil, une argentée comme la lune et une brillante comme les étoiles. En plus, j'exige un manteau cousu de mille peaux et fourrures, et pour lequel chaque animal de votre royaume devra donner un morceau de sa peau. » Elle se disait cependant : « C'est absolument impossible de se procurer un tel manteau, et je parviendrai ainsi à détourner mon père de cette mauvaise pensée. »

Mais le roi ne renonça pas, et les jeunes filles les plus habiles de son royaume durent broder les trois robes, une dorée comme le soleil, une argentée comme la lune et une brillante comme les étoiles. Et les chasseurs du roi durent attraper tous les animaux du royaume et prendre à chacun un morceau de sa peau. On en cousit un manteau fait de mille fourrures. Finalement, lorsque tout fut prêt, le roi envoya chercher le manteau, et le déploya devant sa fille en disant : « Le mariage aura lieu demain. »

Voyant qu'il n'y avait aucun espoir de changer le coeur de son père, la fille du roi décida de s'enfuir. La nuit, pendant que tout le monde dormait, elle se leva et prit trois des objets précieux qu'elle possédait : un anneau d'or, un petit rouet d'or et un petit dévidoir d'or. Elle rangea dans une coquille de noix les trois robes semblables au soleil, à la lune et aux étoiles, passa le manteau fait de toutes sortes de fourrures par-dessus et se barbouilla de suie le visage et les joues pour les rendre noirs. Puis elle se recommanda à Dieu et se mit en route. Elle marcha jusqu'à ce qu'elle soit parvenue dans une grande forêt. Et comme elle était fatiguée, elle grimpa à l'intérieur d'un arbre creux et s'endormit.

Le soleil se leva, mais la jeune fille continua de dormir et, quand il fit grand jour, elle dormait encore. Il se trouva alors que le roi auquel appartenait cette forêt vint y chasser. Quand ses chiens approchèrent de l'arbre, ils se mirent à renifler et à courir tout autour en aboyant. Le roi dit à ses chasseurs : « Allez donc voir quelle sorte d'animal est caché là-haut. » Les chasseurs s'exécutèrent et lui dirent en revenant :

— Il y a dans l'arbre creux un étrange animal. Nous n'en avons jamais vu de tel auparavant : sa peau est faite de mille fourrures. Mais il est allongé et il dort.

— Voyez si vous pouvez le prendre vivant. Attachez-le au carrosse et emmenez-le.

Quand les chasseurs touchèrent la jeune fille, elle se réveilla, apeurée, et leur cria :

— Je suis une pauvre enfant abandonnée par ses père et mère, ayez pitié de moi et emmenez-moi avec vous !

— *Toutes-fourrures*, tu es bonne pour la cuisine, viens avec nous, tu pourras balayer les cendres.

Ils l'installèrent alors dans le carrosse et rentrèrent au château du roi. Là-bas, ils lui indiquèrent un petit réduit sous l'escalier, où la lumière du jour n'entraît pas, et lui dirent : « Petit animal à fourrure, voilà le logis où tu pourras dormir. » Puis on l'envoya à la cuisine où elle dut porter l'eau, le bois, attiser le feu, plumer les volailles, éplucher les légumes et faire toutes les basses besognes.

Toutes-fourrures mena pendant longtemps une existence bien misérable. Ah, pauvre fille de roi, que va-t-il donc advenir de toi ! Mais il arriva un jour qu'on donne un bal au château. Elle dit alors au cuisinier :

— Puis-je monter un peu pour voir le bal ? Je resterai dehors, devant la porte.

— Tu peux y aller, répondit le cuisinier, mais dans une demi-heure, tu dois être revenue ici pour ramasser les cendres.

Elle prit alors sa petite lampe à huile, se rendit dans son petit réduit, enleva l'habit de fourrure et se lava le visage et les mains, faisant réapparaître sa beauté au grand jour. Puis elle

ouvrit sa coquille de noix et sortit sa robe qui brillait comme le soleil. Et quand cela fut fait, elle monta au bal. Tous s'écartaient pour la laisser passer, car personne ne la connaissait et tous étaient persuadés qu'il s'agissait d'une fille de roi. Quant au roi, il vint à sa rencontre, lui donna la main et dansa avec elle, et son coeur se disait : « Jamais mes yeux n'ont vu une personne aussi belle. »

À la fin de la danse, Toutes-fourrures fit une révérence, et quand le roi se retourna, elle avait déjà disparu, sans que personne ne sache où elle était passée. On appela et on interrogea les gardes qui étaient en faction à l'entrée du château, mais personne ne l'avait vue.

Quant à elle, elle avait couru vers son petit réduit, avait vite enlevé sa robe, s'était barbouillé de noir le visage et les mains et avait enfilé le manteau de peaux pour redevenir Toutes-fourrures. Lorsqu'elle revint dans la cuisine pour faire son travail et qu'elle s'apprêtait à balayer les cendres, le cuisinier lui dit : « Cela suffit pour aujourd'hui. Prépare-moi plutôt la soupe pour le roi, moi aussi, je voudrais aller regarder un peu ce qui se passe en haut. Mais ne t'avise pas de laisser tomber un cheveu dedans, sinon tu n'auras plus rien à manger à l'avenir. » Le cuisinier s'en fut alors et Toutes-fourrures prépara la soupe pour le roi. Elle prépara une panade* du mieux qu'elle put, et lorsque celle-ci fut prête, elle alla dans son petit réduit chercher son anneau d'or et le déposa dans le plat dans lequel on servait la soupe. Quand la danse fut terminée, le roi se fit apporter la soupe et la mangea, et il la trouva si bonne qu'il crut ne jamais en avoir mangé de meilleure. Mais quand il eut vidé le plat, il trouva au fond un anneau d'or et se demanda ce qu'il faisait là. Il ordonna alors au cuisinier de se présenter devant lui. Le cuisinier prit peur en entendant cet ordre et dit à Toutes-fourrures : « Tu as dû laisser tomber un cheveu dedans. Si c'est vrai, tu seras battue. » Quand il arriva devant le roi, celui-ci lui demanda qui avait préparé la soupe. Le cuisinier répondit :

- C'est moi qui ai préparé la soupe.
- Ce n'est pas vrai, car elle n'était pas préparée de la même façon que d'habitude, et elle était bien meilleure, dit le roi.
- Je l'avoue : ce n'est pas moi qui l'ai préparée. C'est le petit animal à fourrure.
- Va et fais-la monter ici, lui dit le roi.

Quand Toutes-fourrures arriva, le roi lui demanda :

- Qui es-tu ?
- Je suis une pauvre enfant qui n'a plus ni père ni mère.
- Que fais-tu dans mon château ? poursuivit le roi.
- Je ne suis bonne à rien, sinon à ce qu'on me jette ses bottes au visage, répondit-elle.

— D'où as-tu l'anneau qui était dans la soupe ? lui demanda encore le roi.

— Je ne sais rien de cet anneau.

Le roi ne put donc rien savoir et dut la laisser repartir.

Quelque temps plus tard, il y eut de nouveau un bal et, comme la fois précédente, Toutes-fourrures demanda au cuisinier l'autorisation d'aller y jeter un coup d'oeil. Il lui répondit : « D'accord, mais reviens dans une demi-heure et prépare pour le roi la panade qu'il apprécie tant. » Elle courut alors vers son petit réduit, se lava rapidement, sortit de la coquille de noix la robe qui était argentée comme la lune et la passa. Puis elle monta l'escalier ; elle avait l'air d'être une fille de roi. Le roi vint à sa rencontre et se réjouissait de la revoir, et comme c'était justement le début d'une danse, il dansa avec elle. Mais à la fin de la danse, elle disparut de nouveau si vite que le roi n'eut pas le temps de voir où elle allait. Elle fila dans son réduit, se changea de nouveau en petit animal à fourrure et s'en fut à la cuisine préparer la panade. Pendant que le cuisinier était en haut, elle alla chercher le petit rouet d'or et le déposa dans le plat, de sorte qu'on versa la soupe par-dessus. Puis on apporta la soupe au roi, qui la mangea et la trouva aussi bonne que la fois précédente. Il fit venir le cuisinier qui dut avouer, comme la dernière fois, que c'était Toutes-fourrures qui avait préparé la soupe. Elle se présenta de nouveau devant le roi, mais elle répondit qu'elle n'était là que pour qu'on lui jette ses bottes au visage et que, pour ce qui était du petit rouet d'or, elle n'en savait rien.

Quand le roi donna un bal pour la troisième fois, il n'en fut pas autrement que les fois précédentes. Le cuisinier dit : « Tu es une sorcière, petit animal à fourrure : tu mets à chaque fois quelque chose dans la soupe qui la rend si bonne que le roi la trouve meilleure que ce que je prépare. » Mais elle le supplia tant qu'il finit par la laisser aller voir le bal, pour la durée convenue. Cette fois, elle mit sa robe qui scintillait comme les étoiles, et entra dans la salle ainsi vêtue. Le roi dansa de nouveau avec cette belle personne, en se disant qu'elle n'avait encore jamais été aussi ravissante. Et, tout en dansant, sans qu'elle s'en aperçoive, il lui passa au doigt une bague en or. Il avait ordonné que cette danse dure très longtemps. Lorsqu'elle prit fin, il voulut retenir la jeune fille par les mains, mais elle parvint à se dégager et se mêla si vite à la foule qu'elle disparut sous ses yeux. Elle courut aussi vite qu'elle put vers son petit réduit sous l'escalier, mais comme elle s'était absentée trop longtemps et qu'elle était restée au bal plus d'une demi-heure, elle ne parvint pas à enlever sa belle robe et dut enfiler son manteau de fourrures par-dessus. Dans sa hâte, elle ne se barbouilla pas complètement de suie, si bien qu'un de ses doigts resta blanc. Toutes-fourrures se précipita à la cuisine, prépara la soupe de pain pour le roi et, aussitôt que le cuisinier fut parti, elle y déposa le dévidoir d'or. Quand il trouva le dévidoir d'or au fond du plat de soupe, le roi fit appeler Toutes-fourrures. Il aperçut alors son doigt qui était resté blanc et vit la bague

qu'il avait passée à son doigt en dansant. Il la saisit alors par la main et la tint fermement, et quand elle essaya de se dégager pour se sauver, son manteau de fourrure s'ouvrit un peu et l'on vit scintiller, en dessous, la robe qui brillait comme les étoiles. Le roi empoigna son manteau et le lui arracha. Ses cheveux dorés jaillirent alors et Toutes-fourrures apparut, resplendissante de beauté, sans pouvoir se dissimuler plus longtemps. Et une fois qu'elle eut lavé son visage de la suie et de la cendre qui le recouvraient, ce fut la plus belle personne qu'on eût jamais vue sur terre. Quant au roi, il lui dit : « Tu es ma fiancée bien-aimée, et nous ne nous quitterons plus jamais. » Sur ce, on célébra leur mariage et ils vécurent heureux jusqu'à leur mort.

* Ce plat étonne à la table d'un roi, car il s'agit d'une soupe faite avec des restes de pain, de l'eau et du beurre. (*ndt*)

- *Allerleirauh*
- AaTh 510 B : Cendrillon / Peau d'âne
- 1^{ère} édition (1812, KHM 71), *Petite Edition* (1825, n° 31)
- Dans le manuscrit de 1810, ce récit (n° 7) portait le titre « Toutes fumées » (*Allerlei Rauch*). Ce conte est inspiré d'un récit enchâssé dans le roman *Schilly* de Carl Nehrich, un des principaux collaborateurs du *Cor enchanté de l'enfant* (1806-08), et dont Wilhelm Grimm avait noté un bref résumé (Rölleke 4). Jeannette Hassenpflug avait raconté aux Grimm un conte proche de celui-ci, « La princesse Peau-de-souris », qui portait le n° 71 dans l'édition de 1812 mais qui a été déplacé dans les notes dans les éditions suivantes. La version qui porte le n° 65 depuis l'édition de 1819 a été racontée aux frères Grimm par Dortchen Wild le 9 octobre 1812.
- « Dieu a interdit qu'un père épouse sa fille. Rien de bon ne peut venir de ce péché qui entrainera le royaume dans la décadence » : Cette phrase a été ajoutée en 1819, en référence au récit de Albert Ludwig Grimm « Bon-du-puits et Fort-du-puits » (*Brunnenbold und Brunnenstark*). La condamnation de ce péché s'accroît encore davantage dans la *Petite édition* de 1850, et prend une dimension qui dépasse la simple relation père/fille pour impliquer l'Etat tout entier, comme le montre la fin de cette phrase. Il s'agit là d'une allusion – ajoutée dans la *Petite édition* de 1850 – à l'échec du Parlement de Francfort, qui s'y était réuni en 1848 dans la *Paulskirche* et auquel avait participé Jacob Grimm, pour élaborer une constitution pour l'Allemagne entière (Uther 4, 132).
- Ce conte, très proche de celui de Cendrillon (KHM 21), s'en distingue cependant sur deux points : la situation initiale et la manière dont est découverte l'identité de l'héroïne. Dans une version de la région de Paderborn, en plus des peaux de toutes les bêtes du royaume, le manteau comporte aussi de la mousse et toutes sortes de choses que l'on trouve dans la forêt, et l'héroïne l'enfile par-dessus ses trois belles robes. Elle y trouve également refuge dans un arbre creux, et est découverte non pas au cours d'une chasse, mais quand des bûcherons, venus chercher du bois pour le roi, abattent l'arbre dans lequel elle dort. Au château, Toutes-fourrures aide également à la cuisine. Un jour où elle a préparé la soupe, le roi la fait asseoir dans son fauteuil et lui demande de l'épouiller. Elle doit ensuite le faire tous les midis et le roi aperçoit un jour, sous la manche du manteau, la belle robe scintillante et épouse la jeune fille. L'épouillage, présent également dans « Le diable aux trois cheveux d'or » (KHM 29), est une marque d'affection. Dans une troisième version, également de la région de Paderborn, l'héroïne fait semblant d'être muette. Un jour, le roi lui donne un coup de fouet qui déchire son manteau et laisse entrevoir la robe dorée. Ces deux dernières versions se terminent par le châtiment du père, qui prononce lui-même sa sentence : il ne mérite plus d'être roi. (BP 2, 45). Le thème de l'inceste n'est pas présent dans toutes les versions. Dans celle de Musäus, « La nymphe du puits » (*Die Nymphe des Brunnens*), l'héroïne quitte le château de son père qui vient d'être détruit. Sa marraine, une ondine, lui avait offert une petite boîte magique, et elle quitte le bal en disant : « Nuit derrière moi et jour devant moi, / Que

personne ne me voie ! ». La version de J. Hassenpflug citée plus haut avait, elle aussi, une introduction différente : un roi, souhaitant savoir laquelle de ses trois filles l'aimait le plus, leur pose cette question. L'aînée répond qu'elle l'aime plus que tout le royaume, la deuxième qu'elle l'aime plus que toutes les perles et que toutes les pierres précieuses du monde, et la cadette répond qu'elle l'aime plus que le sel (cf. KHM 179). Son père, furieux, demande qu'elle soit emmenée dans la forêt et tuée, mais le serviteur chargé d'exécuter cet ordre épargne la jeune fille, qui lui demande un manteau fait de peau de souris. Suivent l'épisode à la cour du royaume voisin, la reconnaissance de l'héroïne et son mariage avec le roi, auquel son père est également convié. Cependant, tous les plats lui sont servis sans sel, ce qui lui fait dire qu'il préfère ne pas vivre plutôt que de manger de tels plats. Sa fille se fait alors reconnaître : « Voilà que maintenant, vous ne voulez plus vivre sans sel, cependant vous avez un jour voulu me tuer pour avoir dit que je vous aimais plus que le sel. » Son père lui demande pardon et le conte se termine sur leur réconciliation. Le conte de Peau d'âne n'a pas attendu le « Peau d'asne » de Perrault (1694) pour faire partie des contes pour enfants les plus populaires en France : ce thème est attesté en 1547, dans le récit « Cuir d'asnette », extrait des *Propos rustiques et facétieux* de Noël du Fail et, comme l'a montré Philippe Walter, les premières occurrences apparaissent dans l'histoire de la *Manekine*, racontée par Philippe de Rémy au XIII^{ème} siècle, et dans le lai des *Deux Amants* de Marie de France (seconde moitié du XII^{ème} siècle). Dans leurs commentaires, J. Bolte et G. Polivka ne comptent pas moins de quinze occurrences entre 1547 et 1718 (BP 2, 50-51). Autres versions : Straparola I, 4, « La jeune fille dans le coffret » ; Basile II, 6 « L'ourse » ; Afanassiev 2, 203, n° 161 « Peau de cochon » ; versions françaises : Luzel, *Contes* 3, 247, « La fille du roi d'Espagne », Sébillot, *Contes* 1, 174, n° 27, « Césarine ».

- Le motif de l'inceste se retrouve également dans une des versions citées par les Grimm dans leurs commentaires au conte KHM 31 : un homme y mutile sa fille parce qu'elle refuse de l'épouser. Le thème du roi qui veut épouser sa propre fille se rencontre en Europe depuis le XII^{ème} siècle. « Toutes-fourrures » est le conte où ce thème est traité de la façon la plus explicite. Cependant, le désir du roi est à peine formulé qu'il est aussitôt stigmatisé comme « péché » qui ne mène à rien de bon. Un certain nombre de motifs de ce conte permettent de jeter des ponts vers d'autres textes du recueil, mais aussi vers des textes extérieurs. La fille du roi qui aime son père plus que le sel se retrouve dans le conte KHM 179, « La gardeuse d'oies à la fontaine » ; le réduit sous l'escalier où l'héroïne trouve refuge rappelle la quatrième légende pour les enfants, intitulée « La pauvreté et l'humilité mènent au Ciel ». Les bottes jetées au visage de l'héroïne sont un motif sans suite dans la version définitive du conte KHM 65, mais qui était développé dans l'édition de 1812 et que l'on retrouve dans d'autres versions. Ainsi, dans celle de Vernaleken (n° 33), intitulée « Jette-Balai, Jette-Brosse, et Jette-Peigne », le roi jette, dans sa fureur, un balai, une brosse et un peigne au visage de l'héroïne, Adélaïde. Lorsque celle-ci vient au bal, elle dit s'appeler Adélaïde de Jette-Balai, puis Adélaïde de Jette-Brosse, etc. Nombreuses sont les versions où l'héroïne invente des noms similaires (BP 2, 45-46). Voir également la note du conte KHM 31.

© Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*, édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Paris, éditions José Corti, 2009, nouvelle édition 2017, p. 384-391.

KHM 98 « Docteur Je-sais-tout »

Il était une fois un pauvre paysan qui s'appelait *Ecrevisse*. Il transporta avec deux boeufs une charretée de bois en ville et le vendit pour deux talers à un docteur. Pendant qu'on lui comptait son argent, le docteur était justement à table ; le paysan vit alors comme il mangeait et buvait des bonnes choses, et son coeur en tressaillit, et il aurait bien aimé être docteur, lui aussi. Il resta donc là encore un moment et demanda finalement s'il ne pouvait pas devenir docteur, lui aussi.

- Bien sûr que si, dit le docteur, c'est très facile.
- Que dois-je faire ? demanda le paysan.
- Premièrement, achète-toi un abécédaire, un où il y a un coq dans les premières pages ; deuxièmement, échange ta charrette et tes deux boeufs contre de l'argent et achète-toi des habits de docteur, ainsi que tout ce qui est nécessaire à l'exercice de la médecine ; troisièmement, fais-toi faire une enseigne où il sera écrit « Je suis le Docteur Je-sais-tout » et fais-la clouer au-dessus de ta porte.

Le paysan fit tout ce qu'on lui avait dit. Après qu'il eut exercé un peu la médecine à sa façon, mais pas encore pendant très longtemps, un grand monsieur très riche se fit voler de l'argent. Il entendit alors parler d'un Docteur Je-sais-tout qui vivait dans tel et tel village, et qui devait certainement savoir aussi où était passé son argent. Le monsieur fit alors atteler son carrosse, se rendit dans le village en question et lui demanda s'il était bien le Docteur Je-sais-tout. Oui, c'était bien lui. Alors il devait venir avec lui et retrouver l'argent qu'on lui avait volé. Très bien, mais Grete, sa femme, devait venir aussi. Le monsieur n'eut rien contre et les fit monter tous deux dans son carrosse, et ils partirent ensemble. Lorsqu'ils arrivèrent dans son domaine, la table était mise et le monsieur l'invita tout d'abord à manger avec lui. Oui, mais sa femme, Grete, aussi, dit le docteur, et il s'installa à la table avec elle. Quand le premier domestique arriva avec un plat rempli de bonnes choses, le paysan donna un coup de coude à sa femme et lui dit : « Grete, c'est le premier », pour lui dire que c'était celui qui apportait le premier plat. Mais le domestique crut qu'il voulait dire : « C'est le premier voleur », et comme c'était effectivement le cas, il se mit à avoir peur et dit dehors à ses camarades : « Le docteur sait tout, les choses vont mal pour nous : il a dit que j'étais le premier. » Le deuxième ne voulait pas entrer du tout, mais il fut bien obligé de le faire. Et quand il entra avec son plat, le paysan donna un coup de coude à sa femme : « Grete, c'est le deuxième. » Le domestique prit peur, lui aussi, et il se dépêcha de déguerpir. Le troisième ne connut pas de sort meilleur, car le paysan dit de nouveau : « Grete, c'est le troisième. » Le quatrième devait apporter un plat qui était recouvert et le monsieur dit au docteur qu'il devait montrer son art en devinant ce qu'il y avait sous le couvercle. Le paysan regarda le plat et dit, ne

sachant comment se tirer d'affaire : « Ah, pauvre *écrivisse* que je suis ! » A ces mots, le monsieur s'écria : « Voilà, il le sait ! Alors, il sait aussi qui a l'argent. »

Le domestique, quant à lui, était mort de peur et il fit un clin d'oeil au docteur pour lui demander de sortir de la pièce. Quand il fut dehors, ils lui avouèrent tous les quatre qu'ils avaient volé l'argent. Il voulaient bien le rendre et lui payer à lui, en plus, une somme rondelette, s'il acceptait de ne pas les dénoncer : sinon, ils auraient de sérieux ennuis. Ils le conduisirent aussi à l'endroit où était caché l'argent. Le docteur fut satisfait de cela, il retourna dans la pièce, s'assit à la table et dit : « Monsieur, à présent, je vais chercher dans mon livre pour savoir où est l'argent. » Le cinquième domestique, quant à lui, se glissa dans le poêle afin de voir si le docteur savait encore d'autres choses. Celui-ci était assis et ouvrit son abécédaire, et se mit à le feuilleter en cherchant le coq. Comme il n'arrivait pas à le trouver tout de suite, il dit : « Mais si, tu es dedans, et il faudra bien que tu sortes ! » Celui qui était à l'intérieur du poêle crut alors qu'il parlait de lui, et il jaillit à l'extérieur, terrorisé, en criant : « Cet homme sait tout ! » Le docteur montra alors au monsieur où se trouvait l'argent, mais sans lui dire qui l'avait volé. Il reçut des deux côtés beaucoup d'argent en guise de récompense et devint un homme célèbre.

- *Doktor Allwissend*
- AaTh 1641 : Docteur Je-sais-tout
- 1^{ère} édition (t. 2 : 1815, n° 12), 2^{ème} éd. (1819, KHM 98) ; *Petite édition* (1825, n° 3)
- Conte facétieux de Zwehrn, c'est-à-dire transmis par Dorothea Viehmann.
- Le motif central du texte, l'inconstance de la fortune (*fortuna labilis*), possède une longue tradition littéraire dans toute l'Eurasie ; les attestations les plus anciennes sont indiennes.
- Le motif de la découverte de l'argent volé se rencontre pour la première fois en 1508 sous la plume de Hans Bebel (*Libri Facietiarum* 2, n° 112). On le trouve ensuite chez Kirchhof en 1563 (*Wendunmuth* 1, n° 130) et dans une nouvelle italienne de Morlini (1520, n° 29), qui a inspiré le récit de Straparola (1553, *NF* XII, 6).
- Autres versions : Cosquin 2, 187 n° 60 « Le sorcier » (BP 2, 401-413).

© Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants et la maison*, édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Paris, éditions José Corti, 2009, nouvelle édition 2017, p. 534-536.